

# Un an à Seijô

Christophe Alonso

Du 15 septembre 2003 au 23 août 2004, je suis parti étudier une année au Japon, à l'université Seijô, grâce à une bourse du Ministère de l'Éducation japonais. Lors de mon arrivée, la première impression fut d'une petite université, et si au début j'avais considéré cela comme pouvant être un handicap, en raison du relatif éloignement de Tôkyô, du manque éventuel de documentation ou encore du petit nombre de professeurs, j'ai vite réalisé combien la taille modeste de l'université était inversement proportionnelle à la qualité de l'accueil et de l'enseignement. J'ai en revanche immédiatement apprécié de vivre loin du centre de Tôkyô et de son agitation ; venant d'une ville de province, je ne pouvais qu'aimer le calme tout provincial de la petite ville d'Ikuta où je devais loger, non loin de Seijô.

En septembre, il commence à faire froid en Alsace, la pluie s'installe peu à peu et c'est l'automne qui arrive. À Tôkyô, septembre est un mois doux et agréable, s'il n'y avait pas l'humidité, omniprésente et qui est sans aucun doute la plus pénible épreuve pour tout étranger qui réside longtemps au Japon. Le jour de mon arrivée, il faisait si beau qu'on se serait cru en juillet. Au point même que je m'étais dit alors que décidément quelque soit la période où je venais au Japon (j'avais déjà visité le Japon deux fois, pour quelques semaines), il faisait toujours chaud. C'est très fatigué et en sueur que je fus accueilli devant l'université Seijô par le personnel du Bureau des Relations Internationales, qui très gentiment m'a accompagné jusqu'à la pension Shibata à Ikuta, en portant le supplément de bagage qui commençait à se faire lourd.

D'ordinaire, il est toujours difficile de dormir correctement pour la première fois dans un lieu qui ne vous est pas familier, pourtant, après presque 24 heures de voyage, je passais sans problème cette première nuit au Japon. Le lendemain serait un autre jour.

## **Les cours**

Lorsque vous arrivez dans un pays étranger dont vous ne maîtrisez pas parfaitement la langue, l'étape la plus délicate est sans conteste l'accomplissement des démarches administratives. Il faut admettre qu'elles ont été plutôt simplifiées par les bons offices du Bureau des Relations Internationales. Un moment est toutefois resté dans ma mémoire comme le plus désagréable du séjour : l'ouverture d'un compte en banque. Quelque soit le pays, cette démarche est la plus pénible. Au Japon elle se complique encore en raison de l'obligation de posséder un sceau, la signature ne suffisant habituellement pas. Après une journée de prospection dans les nombreuses banques de Seijô, en compagnie d'un des quatre autres étudiants étrangers, qui était aussi mon voisin à la pension Shibata, c'est finalement encore une fois par l'intermédiaire du Bureau des Relations Internationales que nous avons pu obtenir l'ouverture d'un compte dans une banque qui nous avait d'abord refusé... C'est, à la réflexion, le seul cas de rigueur administrative patente à laquelle j'ai été confronté au Japon, ce qui somme toute n'est pas si mal, si l'on pense au nombre d'obstacles que l'on rencontre habituellement dans la même situation en France.

Une fois ces questions réglées (enregistrement auprès de la préfecture, assurance maladie, banque, téléphone, etc.), c'est enfin le temps de se consacrer aux études. Je suis venu au Japon avec un double objectif : apprendre à parler japonais et rechercher de la documentation pour ma thèse de philosophie et le mémoire de japonais. Le programme d'enseignement pour les étudiants étrangers consistait en trois heures de japonais, du lundi au jeudi

matin, et de cours optionnels dont le choix nous appartenait.

Les cours de japonais, donnés alternativement par les professeurs Oka et Inoue, se déroulaient en général de la façon suivante : lecture de *kanji*, cours de grammaire, mise en pratique de la leçon du jour et exercice de compréhension orale. De temps en temps il nous était demandé d'écrire des essais sur divers sujets concernant notre vie au Japon ; c'était l'exercice le plus difficile, dans lequel je n'ai jamais brillé, en français pas plus qu'en japonais. Nous étions cinq étudiants étrangers à suivre ces cours : l'Australienne Alisson, la Belge Dominique, l'Anglais Chris, l'Américain James et moi. Nous nous sommes tout de suite très bien entendu, ce qui a rendu les cours plus agréables. Lorsque Chris, James et moi nous rendions chaque matin à l'université, nous nous amusions dans le train à déchiffrer les *kanji* sur les placards publicitaires ; c'était à celui qui devinerait le plus rapidement la prononciation correcte. Même si au fil du temps, nous trouvions ces cours moins utiles pour apprendre le japonais que de parler directement avec des Japonais et améliorer ainsi notre expression orale, il faut reconnaître qu'aujourd'hui, relisant ces cours, j'apprends certaines subtilités de la langue qui m'étaient auparavant obscures. Les professeurs nous introduisaient également à certains aspects de la culture et du quotidien japonais, tels que les différentes fêtes et cérémonies, les manières d'offrir ou encore ce qu'il faut faire en cas de tremblement de terre.

Plus compliqués furent les cours optionnels que j'avais choisis en concertation avec la directrice du département de japonais à l'université Marc Bloch, madame Murasaki-Giroux : la littérature d'Edo et le *kanbun*. Le premier cours, du professeur Miyazaki, que je ne devais suivre qu'au semestre d'hiver et consacré au roman comique d'Edo (*kokkeibon*), était très difficile à comprendre dans la mesure où les textes étaient nombreux et que j'avais du mal à tous les lire d'une semaine à l'autre. Durant ce premier semestre, je ne comprenais pour ainsi dire rien de ce qui était dit, en particulier lorsque le professeur accéléra le rythme afin de terminer le programme à temps. Quant

au cours de *kanbun* du professeur Tochio, si le semestre d'hiver s'est déroulé dans le plus complet brouillard (je ne comprenais tout simplement rien au texte chinois du *Sengaikyô* que nous étudions), dès le semestre d'été, je choisis un cours de première année consacré au *Tôshisen*, plus adapté à mon niveau et qui fut très instructif et intéressant. Je fus en particulier très impressionné par l'érudition du professeur et son souci de toujours donner les explications les plus concrètes possibles. Ainsi, lorsqu'un poème d'amour comparait la belle à une pivoine, il nous faisait remarquer qu'aujourd'hui, nous comparerions les belles femmes plutôt aux roses, qu'aux pivoines et en expliquait les raisons.

J'avais choisi en plus le cours de français du professeur Arita, ceci pour deux raisons. Tout d'abord, je connaissais le professeur dont j'avais suivi le cours de japonais classique à Marc Bloch durant presque un an. Ces cours de français, furent pour moi une surprise. J'y ai découvert notamment un écrivain français que je connaissais mal : Michel Leiris. Ensuite, cela me permettait de rencontrer des étudiants japonais connaissant suffisamment le français pour me mettre à l'aise lorsque je discutais avec eux dans un mélange de français et de japonais.

Mais ma préoccupation principale, après celle d'apprendre à parler japonais, était de rassembler le plus de documentation et d'informations pour, une fois de retour en France, finir au mieux ma thèse de philosophie et avoir suffisamment de matériaux pour ma maîtrise de japonais. On m'avait prévenu que je ne trouverai sans doute pas ou peu de professeurs capables de m'aider sur Kuki Shûzô. Malgré tout, je trouvai plusieurs articles à la bibliothèque de l'université et de bonnes sources bibliographiques qui me permirent d'acquérir quelques ouvrages importants sur ce philosophe japonais. Quant à l'œuvre de Fujitani Mitsue sur laquelle porte le mémoire de maîtrise, je trouvais l'intégrale également à la bibliothèque. Il faut dire ici que le personnel de la bibliothèque a fait tout son possible pour m'aider, malgré les difficultés à comprendre mon japonais de cuisine et ma relative incompréhension du système de classement.

## Le Département de Culture Européenne

C'est par l'intermédiaire du professeur Arita que je fis la connaissance des étudiants de second et de troisième cycle du Département de Culture Européenne.

Un de ces étudiants me fut présenté en qualité de tuteur. Si au début je m'attendais à quelque chose d'assez formel, ce fut avec plaisir que je devais découvrir l'ambiance universitaire japonaise. Celle-ci a, me semble-t-il, plus de rapports avec la manière anglo-saxonne que française. Peut-être que la taille modeste de l'université a accentué encore cette impression de communauté, de « collège ». J'ai apprécié les longs échanges d'idées entre étudiants qui me permettaient de pratiquer le japonais et de mieux connaître leur vision de l'Europe. Il était intéressant de constater combien les raisons qu'ils avaient d'étudier la culture européenne différaient peu des raisons qui me faisaient étudier celle du Japon : une image idéalisée que l'on cherche à approfondir pour la faire correspondre à une certaine réalité.

Nos réunions d'études se déroulaient le plus souvent en deux temps. Tout d'abord, je présentais un des redoutables *kansô*, si souvent demandés, si difficiles à écrire, que mes amis corrigeaient, après quoi je leur rendais le même service pour des essais (en trois parties, forme qui terrifiait certains) qu'ils avaient écrits ou je leur faisais faire à leur demande une dictée ; exercice fastidieux s'il en fut, mais dont ils finirent par se tirer avec les honneurs. C'est en règle générale cette obstination dans le travail qui m'a fortement impressionné, moi qui viens d'un pays où la nonchalance est un style de vie.

C'est aussi avec étonnement que je découvris les bons rapports entre les étudiants et les professeurs. En France, les professeurs maintiennent une certaine distance avec les étudiants pour protéger leur autorité ou accentuer leur prestige. Au Japon en revanche, ils semblent vouloir se rapprocher de leurs étudiants, ce qui n'empêche nullement un respect mutuel. Les soirées

passées tous ensemble, professeurs et étudiants, font partie des meilleurs souvenirs que je garde de Seijô.

## **La visite du Kantô**

J'avais déjà visité par deux fois le sud du Japon. J'avais pu admirer les temples et les sanctuaires de Kyôto et de Nara, voir les sumos à Nagoya, contempler les cerisiers qui entourent le château de Himeji, me promener dans le jardin magnifique d'Okayama, et assister à une journée de nô sur l'île de Miyajima. Mais je connaissais mal le Kantô, dont je n'avais vu en tout et pour tout que le grand Bouddha de Kamakura et les grands magasins de Tôkyô. Aussi, cette année à Seijô devait me permettre de compléter l'image que j'avais du Japon, une image plutôt traditionnelle. Le propriétaire de l'immeuble organisait de temps en temps des visites pour les locataires étrangers. C'est en sa compagnie que j'ai pu visiter Hakone ou Odaiba. À l'occasion des vacances de printemps, je suis retourné à Hakone, dont j'avais apprécié les paysages fantastiques ; je suis allé jusqu'à Enoshima pour une journée magnifique quoique venteuse. Je m'y étais rendu parce que j'avais lu que Bashô, que j'admire beaucoup, y avait gravé sur une pierre un célèbre haïku.

Même à Tôkyô, j'ai découvert de nombreux quartiers très agréables : Aoyama, qui possède un remarquable musée où il est possible d'admirer les plus beaux bols à thé qui soient ; Daikan.yama, aux boutiques de vêtements si surprenantes par leur architecture presque londonienne ; les restaurants de *yakitori* de Yûrakuchô ; ou encore Ueno, ses cerisiers splendides en avril, ses musées, son parc. Mais c'est à Shimokitazawa, en-dehors de Tôkyô même, que j'ai passé d'excellents moments avec les autres étudiants étrangers. C'est un quartier à taille humaine, jeune et fascinant où il est possible de trouver le dernier disque à la mode comme une édition ancienne du *Man.yôshû*, de manger toutes les cuisines du Japon et du reste du monde, de boire un verre

entre amis en regardant la finale de rugby sur grand écran. J'ai encore d'autres souvenirs comme le feu d'artifice à Chôfu, ou la journée à Nikkô. Nikkô a été un rêve. Je désirais y aller depuis le début de mon séjour, mais j'avais toujours remis à plus tard. C'est grâce à deux amis du Département de Culture Européenne que j'ai finis par réaliser ce rêve. Ce site, qui commence comme un parc naturel aux arbres immenses et se termine en apothéose par une série de temples de style chinois, saturés de fioritures et de couleurs, le tout à la gloire du premier shôgun Tokugawa, est tout simplement grandiose.

Lorsque je suis arrivé au Japon, je me disais qu'un an était une longue période, que j'aurai tout le temps pour pleinement m'adapter et profiter de cette nouvelle expérience. Toutefois, les jours ont passés sans que je m'en rende compte et aujourd'hui je réalise qu'il y a encore tant de choses que j'aurais voulu faire avant de rentrer. Après une année, vous ne laissez pas seulement quelques souvenirs, mais des rencontres, des amitiés, un peu de vous-même. J'ai bien sûr amélioré mon japonais, mais c'est la vision que j'avais du Japon qui s'est le plus transformée. D'une image idéalisée qu'elle était, faite de raffinement serein et de traditions immuables, elle est devenue plus contrastée et plus complexe ; il s'y mêle désormais les éléments de la vie quotidienne et surtout la variété infini du concret, où se côtoient cultures japonaises et étrangères, tradition et modernité dans un tout non pas homogène mais rempli de contradictions et de tensions.

Pendant un an, j'ai vécu au Japon.